

# La théologie pastorale d'Alexandre Vinet

Autor(en): **Monod, Wilfred**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **25 (1937)**

Heft 105: **Centenaire de l'installation de Vinet à l'académie de Lausanne**

PDF erstellt am: **21.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-380319>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## LA THÉOLOGIE PASTORALE D'ALEXANDRE VINET

---

Une *Théologie pastorale* ! j'allais dire : la « Théologie pastorale » de langue française, l'exposé fameux dont tous les pasteurs en Suisse romande, en Belgique, en France, pourraient s'écrier : « *Notre* Théologie pastorale ! » Ce cri spontané est un hommage à l'excellence du livre et en même temps un aveu mélancolique ; il souligne l'indigence de nos Eglises et de nos Facultés dans le domaine pourtant essentiel, vital, de la formation au saint ministère. Si les luthériens, les calvinistes, les zwingliens, les méthodistes avaient pu échapper davantage, depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, aux discussions doctrinales et aux disputes ecclésiastiques pour se consacrer à « la seule chose nécessaire », au Royaume de Dieu, la *Théologie pastorale* de Vinet, aujourd'hui, ne serait point seule ou presque seule de son espèce, dans nos presbytères, tel un menhir érigé en pleine lande.

Naturellement, chaque pasteur est libre de consulter des volumes de théologie pastorale publiés en anglais ou en allemand ; mais ils seront moins appropriés à notre climat religieux, lequel n'est pas exactement le même, dans le cadre de la mentalité latine, que sous le ciel germanique ou anglo-saxon ; il y a là des nuances admirables dans la manière de sentir et de penser, destinées d'ailleurs à se compléter mutuellement, mais qui, à cause même de leur délicatesse, ne pourraient s'adapter parfaitement à certains besoins spirituels, en certaines circonstances, que dans une atmosphère donnée. Ajoutons d'autre part que les pasteurs de langue française, depuis un siècle, ont su recourir, d'une manière croissante, pour enrichir leur ministère, à des

documents précis : biographies de collègues, lettres d'évangélistes, carnets missionnaires.

Cependant, la *Théologie pastorale* de Vinet reste unique par sa valeur intrinsèque ; sous un modeste format, elle offre de prodigieuses richesses ; on ne serait pas à plaindre si l'on ne possédait que ce livre-là pour se guider dans l'activité paroissiale ; il représente, à soi seul, un trésor. On m'en fit cadeau, le 1<sup>er</sup> janvier 1890, alors que j'étudiais en théologie. J'en commençai la lecture : *Définition du sujet. — Qu'est-ce que le ministre de l'Évangile? — Idéal du ministre...* Et soudain au milieu de la page, interrompant les démonstrations de l'auteur, j'aperçus un mot qui flamboyait solitaire : HYMNE... Aussitôt, transi de surprise et de ravissement, j'entendis — hors du temps et de l'espace — un solennel psaume d'adoration :

« O Roi de gloire et homme de douleur ! Quiconque t'a aimé a souffert, qui t'aime consent à souffrir. Il est promis tout ensemble à la gloire et à la douleur.

Tous ceux qui t'ont aimé ont souffert ; mais tous ceux qui ont souffert pour toi t'en ont aimé davantage. La douleur unit à toi, comme la joie unit au monde.

Heureux le pasteur fidèle, qui continue en sa chair ton sacrifice et ton combat ! Tandis qu'il lutte et qu'il gémit, je le vois, dans mes visions, couché vers ton sein, comme, au jour du banquet funèbre, celui que tu aimais.

Heureux le pasteur fidèle ! Sa charité multiplie ses sacrifices, et ses sacrifices multiplient sa charité ; l'amour, qui est l'âme de ses travaux, en est aussi la très grande récompense... »

Mon âme subjuguée, prosternée, répétait : Oui et Amen ! J'avais découvert la *Théologie pastorale* d'un véritable prince du mysticisme évangélique.

Plus tard, devenu moi-même titulaire d'une chaire de théologie pratique, j'eus l'occasion de constater plusieurs fois le choc moral et religieux produit sur des jeunes gens très divers par la subite et splendide révélation émanée du livre d'Alexandre Vinet.

Le résultat est d'autant plus extraordinaire qu'il s'agit d'une œuvre posthume, demeurée incomplète pour le fond, et inachevée ici et là pour la forme. Le livre, expliquent les éditeurs, « se compose essentiel-

lement des notes qui servaient de base à un cours destiné aux étudiants de l'Académie de Lausanne. Ces notes, rédigées le plus souvent avec beaucoup de soin, ont aussi quelquefois le caractère d'une simple ébauche ». De là, dirai-je, une disproportion entre les développements. Dans la 3<sup>e</sup> édition, publiée à Paris en 1889, la I<sup>re</sup> Partie (*Vie individuelle et intérieure du pasteur*) compte 22 pages ; la II<sup>e</sup> Partie (*Vie relative ou sociale*) renferme 67 pages. Mais il y a 138 pages dans la III<sup>e</sup> Partie (*Vie pastorale*) ; et là même, les sections n'ont point de commune mesure ; pour le *Culte* : 14 pages ; pour la *Prédication* : 48 pages ; pour la *Catéchisation* : 8 pages ; pour la *Cure d'âme* : 78 pages.

Des passages entre crochets désignent les phrases empruntées aux cahiers des auditeurs. Enfin, de légères défaillances de style, rares, prouvent que le maître n'a pas mis la dernière main à son ouvrage. Aurait-il même accepté cette appellation qui implique une certaine ordonnance, une certaine harmonie des parties dans la construction d'un monument équilibré, si on lui avait présenté le recueil un peu décousu que les éditeurs ont publié, malgré tout, avec raison ? Par là ils ont rendu service aux diverses Eglises historiques, et à la chrétienté entière. Les lacunes involontaires du livre, sous sa forme défectueuse, attestent d'autant plus le merveilleux rayonnement qui s'en dégage.

\* \* \*

Le temps dont je dispose afin de le caractériser ne me permettra pas des citations multiples ; celles que j'ai réunies et classées, pour mon usage personnel, formeraient un précieux florilège, une anthologie pastorale qui rendrait d'éminents services dans les Facultés de théologie et les presbytères.

Obligé de condenser mes remarques, je noterai d'abord que nous sommes en présence d'un livre dont le titre, à lui seul, ne manque pas d'originalité ; c'est une *théologie* — mais où est le « théologien » ? — et une *théologie pastorale* — mais où est le « pasteur » ?

Vinet, consacré au saint ministère, refusa toujours de l'exercer ; il se jugeait incapable et indigne de diriger une paroisse. Où donc a-t-il puisé une connaissance raffinée du ministère pratique ? On répond qu'il dépouilla maints ouvrages spéciaux sur la matière. Explication insuffisante ; il n'aurait pu assimiler de tels renseignements, se les incorporer en quelque sorte et les personnifier, non par l'imagination mais par l'âme, s'il n'avait pas été — dans toute la

force et la précision du terme — un « chrétien », disciple du Seigneur et racheté du Sauveur. C'est l'expérience même du salut qui lui ouvre les yeux sur l'essence du ministère pastoral, lequel se concentre dans le témoignage au Rédempteur. Il déclare : « Celui qui n'a pas de Jésus-Christ des souvenirs personnels, celui qui ne le connaît que comme le Sauveur des hommes et non comme *son* Sauveur, celui-là n'en sait pas assez » (p. 81). Et il s'explique : « Tout le christianisme doit se trouver dans chaque sermon, en ce sens que la sanctification n'y apparaisse jamais indépendante de la foi, ni la foi séparée de la sanctification. Celui chez qui cet ensemble ne paraît pas de soi-même, celui pour qui ces deux éléments ne sont pas tellement incorporés et consubstantiels l'un à l'autre, qu'il lui soit moralement et rationnellement impossible de parler de l'un sans parler de l'autre, celui-là n'a pas compris l'Évangile, et ce qu'il prêche n'est pas l'Évangile ». Non seulement Vinet refuse de séparer le salut et la sanctification, mais il ose les identifier : « L'essentiel est de parler de telle sorte que personne ne puisse se tromper sur la condition irrémédiable du salut et, ce qui revient au même, de la sanctification » (p. 220, 224).

Dès lors, Vinet possède le mystérieux levier de l'authentique influence pastorale ; rien ne peut remplacer le réalisme substantiel d'une foi qui agit parce qu'elle ne peut point s'en abstenir, parce qu'elle est radioactive, parce qu'elle opère invinciblement par le double dynamisme de la prière inlassable et de la charité sans limite.

« La foi », déclare Vinet, « est la prise de possession des biens évangéliques ; grâce mystérieuse dans son commencement comme dans sa consommation, et dont la foi purement intellectuelle et l'assurance purement logique du salut n'est que la vaine contrefaçon... On n'est pas sauvé parce qu'on est certain de l'être ; mais on est certain d'être sauvé, parce qu'on est sauvé » (p. 318).

Voilà pourquoi il ose dire aux futurs pasteurs : « Attendez plus des dispositions avec lesquelles vous vous acquitterez de votre tâche, que de l'habileté avec laquelle vous userez de vos moyens... Le vrai mode de communication de la vérité morale, c'est la contagion ; de la vie seule peut procéder la vie » (p. 308).

Vous discernerez pourquoi la *Théologie pastorale* a pu être écrite sans que l'auteur fût lui-même pratiquement « pasteur ». Il était chrétien.

Examinons maintenant l'autre antithèse : on nous présente une théologie où n'apparaît point le théologien. L'explication de cette anomalie tient dans la formule citée : « De la vie seule peut procéder

la vie ». Or ceci n'est pas un postulat téméraire, exigé au nom de la logique ; c'est un axiome limpide, conforme à l'expérience quotidienne.

Pourquoi Vinet aurait-il joué au dialecticien, au doctrinaire ? Dépouillant la cagoule du métaphysicien, il a montré son visage d'homme ; il ne chercha pas à devenir un dogmaticien, mais un connaisseur de l'âme et de ses intimes ressorts ; au lieu de parler avant tout en théologien, il s'exprima surtout en psychologue. A propos du Christ il s'écriait : « Si quelqu'un a été le type de l'homme, il a été par là-même le type du pasteur » (p. 18). C'est au nom du Fils de l'homme que le pasteur agit ; mais c'est aussi le Fils de l'homme qu'il découvre en ses paroissiens : « L'Évangile est humain, de la vraie humanité sans doute ; il correspond à l'homme intérieur, à la conscience, à laquelle il faut arriver à travers l'homme superficiel, qui intercepte la lumière. L'homme intérieur tend la main à l'Évangile dans son obscurité ; il y a intelligence secrète. Mais que d'obstacles à fléchir ! Qu'il est difficile de renouer les deux fils ! » (p. 53).

On aperçoit ici l'un des traits les plus généreux et lumineux d'un Vinet ; cet humble disciple du Galiléen a audacieusement revendiqué le droit de pratiquer ce qu'on nomme, à tort ou à raison, l'*Imitation de Jésus-Christ* ; et c'est dans cette direction-là, si chère sous une autre forme à François d'Assise, qu'il n'a cessé de proposer aux ministres de l'Évangile un « Évangile » authentiquement surnaturel, qui découle de lait et de miel comme l'ancienne Palestine. A cet égard, si l'on prétendait remplacer l'intuition par le syllogisme, on pourrait s'enfermer dans une besogne ensemble facile et stérile ; elle consisterait à taxer Alexandre Vinet d'humanisme, de moralisme, de libéralisme, de spiritualisme, d'individualisme et d'autres tares ; je reconnais d'ailleurs que ces mots abstraits, mal définis, peuvent recouvrir des hérésies (parfois antichrétiennes) de la tête et du cœur. Mais n'oublions pas que ces termes glorieux — sacrés en leur essence comme la personnalité humaine, aimée « jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la croix » — doivent être eux aussi interprétés, et transfigurés, sous le rayon du Calvaire.

Voilà pourquoi Vinet, dans sa *Théologie pastorale* (si peu théologique, mais quand même théologique), donna quatorze pages au « Culte », alors qu'il en réservait à la « Cure d'âme » soixante et dix-huit. Ces dernières forment le joyau du livre ; à la fois par la finesse des analyses et par la ferveur de la charité. Est-ce que les étudiants en théologie ne pourraient pas apprendre par cœur un passage sublime,

qui devrait déjà être classique dans l'Eglise universelle ? Il s'agit du pasteur qui assiste l'incrédule au moment où il va expirer : « Dieu seul peut savoir si cette âme est morte ; vous qui ne le savez pas, luttez, haletez avec elle, combattez son combat, unissez-vous à son agonie ; qu'elle sente à côté d'elle, dans ses dernières angoisses, une âme qui croit, qui espère et qui aime ; que votre charité lui soit un reflet et comme une révélation de la charité de Christ ; que Christ, par vous lui devienne présent ; donnez-lui un soupçon, une lueur, un goût de la divine miséricorde ; qu'elle soit comme forcée d'y croire en la voyant se réfléchir en vous ; espérez contre toute espérance ; luttez avec Dieu jusqu'au dernier moment ; que la voix de votre prière, que l'écho des paroles du Christ retentisse à l'oreille du mourant jusque dans ses rêveries ; vous ne savez pas ce qui peut se passer dans ce monde intérieur où vos regards ne pénètrent plus, ni par quel mystère l'éternité peut tenir dans une minute, et le salut dans un soupir. Vous ne savez pas ce que peut valoir, ce que peut renfermer un seul élan de l'âme vers Dieu, aux limites mêmes de l'existence terrestre. Ne vous laissez donc point ; priez à haute voix avec le mourant, priez à voix basse pour lui ; remettez incessamment son âme à son Créateur ; devenez prêtre, quand vous ne pouvez plus être prédicateur » (p. 326).

\* \* \*

J'ai essayé de caractériser la *Théologie pastorale*, en insistant sur l'enseignement qu'elle propose. J'aurais souhaité compléter cette brève étude en appelant votre attention sur les qualités de la forme employée par Vinet. Par là, je ne vise pas seulement le style, mais la manière dont il mène un raisonnement, sa façon de réfléchir, et aussi d'aborder les esprits avec tant de sincérité, tant de hardiesse unie à tant de mesure, tant de respect pour les convictions du prochain, un tel sentiment de la complexité des problèmes et, en même temps, de la réalité du vrai, qu'il faut aimer, qu'on doit servir, qu'on peut atteindre avec l'inspiration de la Grâce.

J'avais noté une série d'aphorismes vigoureux et de définitions précises qui forment un régal... J'ajoute qu'il avait trop de charité pour manier l'ironie, mais trop d'esprit pour ignorer l'humour. Il cite la suggestion d'un pasteur qui voulait qu'on fit subir à tous les aspirants au ministère l'examen auquel Simon Pierre fut soumis : « Aimez-vous le Seigneur Jésus ? » Et Vinet commente : « Il est sûr que cet appen-

dice à la Confession de foi ne serait pas de trop » (p. 81). Il dit ailleurs : « *L'odium theologicum* désigne bien la haine par excellence ; quand on hait au nom de Dieu, on ne hait pas à moitié » (p. 145). Et cette fine remarque, sur l'époque du mariage d'un pasteur : « C'est peut-être beaucoup d'épouser à la fois une paroisse et une femme » (p. 171).

Ce par quoi il se montre unique, c'est la pondération de ses jugements. Par exemple, à propos de la confession obligatoire dans l'Église romaine, il dira : « Voilà l'abus ; mais il ne faut pas l'exagérer ; le catholicisme, ayant la croix, connaît aussi la spiritualité de l'Évangile » (p. 8). Et encore : « Il faut compter parmi les fruits d'une bonne et fidèle prédication, non seulement le réveil décidé et flagrant d'un petit nombre d'âmes, mais une certaine réforme d'un grand nombre. Dans l'inventaire, il faut tout compter, et ne rien sous-estimer <sup>(1)</sup> » (p. 249).

Dans cette admirable modération, dans cette retenue constante, admirons l'application de l'un des principes les plus chers à Vinet. Pour lui, les vérités antithétiques de l'Écriture ne sont pas contradictoires, mais complémentaires. « C'est par leur entrelacement mutuel que vivent les idées de la Bible, comme autant de fibres d'un corps vivant. Séparer, c'est faire mourir. Il y a des faits distincts ou que l'esprit peut distinguer, mais dans la réalité, dans la vie, rien n'est isolé ; ...toutes ces entités qui figurent dans le catéchisme sont des fictions » (p. 257). « L'Évangile suffit à tout, parce qu'il correspond à tout, et qu'on ne peut pas le présenter dans son ensemble et dans l'admirable fusion d'éléments qui le caractérise, sans appliquer un appareil à la blessure même qu'on ne voit pas » (p. 325).

Cet usage synthétique de la Bible permet de surmonter certaines difficultés intellectuelles qui demeurent irréductibles : d'après Vinet « il n'y a que des êtres disgraciés qui n'aient jamais douté » ; cependant, « si le christianisme est pour nous une réalité », nous possédons une « certitude de l'âme qui, sans résoudre tous les doutes, les emporte » (p. 97).

Il faut donc aller de l'avant sans crainte, et même prolonger la Réformation, « être franchement protestants ; nous avons gardé beaucoup de lambeaux catholiques » (p. 34). « Nous avons encore à espérer un nouveau monde de découvertes » (p. 27).

(1) Le texte porte « surestimer ». Cela semble un *erratum*.



\* \* \*

Cet immense programme permet d'écarter, en terminant, une critique éventuelle et qui se formulerait ainsi : le volume de Vinet est périmé ; il nous faudrait une Théologie pastorale élargie qui embrassât de vastes domaines inexplorés il y a cent ans, tels que la psychophysiologie, le christianisme social, l'histoire des religions, les Missions en terre païenne, l'œcuménisme. Or j'ai relevé dans notre ouvrage des passages très suggestifs, qui pointent nettement vers les horizons indiqués. On y retrouverait même des assertions d'une actualité singulière que ne désavoueraient point, aujourd'hui même, les néo-calvinistes, ou les soutiens des Groupes d'Oxford, ou les propagateurs du mouvement dit de la Pentecôte, ou les « Tertiaires protestants » dans la communauté des Veilleurs.

Par exemple, on trouve déjà la théorie du refoulement de morbides réminiscences dans le subconscient, à propos de certaines âmes inquiètes. Vinet écrit : « Le pasteur peut toujours se dire que ce trouble naît de souvenirs qui agitent la conscience » (p. 292). Et encore : « L'action du moral sur le physique est aussi incontestable, aussi concevable, et probablement aussi puissante que celle du physique sur le moral » (p. 333). Donc, dans certains cas de désordre mental, « il importe de bien connaître l'idée dans laquelle la maladie a trouvé ou son occasion ou un aliment ; car il n'est pas probable, en général, que le mal l'ait créée ; et peut-être n'a-t-il fait que révéler et pousser au dehors un principe secret de mal moral. C'est un élément qu'il faut démêler ». Comment ? Vinet conseille d'amener le malade à s'extérioriser en causant : « Faire parler, c'est pratiquer des ouvertures par où l'on peut voir dans l'âme du malade » (p. 335). Toutefois, s'il a confiance dans la psychologie, il ne rejette point les remèdes physiques : « J'ai vu négliger des moyens médicaux, clairement indiqués, et par où du moins il eût fallu commencer » (p. 336).

Au surplus, l'auteur semble avoir tout pressenti, d'une part certaines thèses de la psychanalyse, d'autre part le retour à la cure d'âme traditionnelle du confesseur ou du directeur spirituel dans le christianisme romain. Vinet déclare : « *L'absolution* formelle, à la suite de la confession, repose sur une idée parfaitement chrétienne. L'Eglise catholique ne se trompe qu'en attachant l'absolution à l'acte extérieur de la confession, et non aux dispositions, aux intentions » (p. 293).

Je me permets de spécifier qu'un tel abus, lorsqu'il se produit (et il est fréquent, hélas !), est en désaccord avec la théorie de l'Eglise romaine, et contredit son enseignement.

Voici maintenant une autre série de passages, où s'affirme, cette fois, l'idéal du christianisme social. Ecoutez : « La cure d'âmes ne sera pas la même à la ville et à la campagne, dans un pays agricole et dans un pays industriel. Le pasteur devra tenir compte aussi des circonstances géographiques,... économiques,... historiques. Il connaîtra les habitudes, les intérêts, les besoins, les préjugés, les vœux. Il ne se bornera pas à quelques données... développées par quelques inductions : il voudra étudier les choses elles-mêmes » (p. 271). « Car le pasteur, dans toute l'étendue de son emploi, et à nous en former l'idée sur l'exemple de Jésus-Christ, est le bienfaiteur des peuples » (p. 264). « La société souffre et meurt. Le temps presse ; attaquons le mal avec toutes les armes qui sont à notre disposition ; appliquons à la société, par charité chrétienne et dans un esprit chrétien, les moyens qui sont à la portée de tous, les motifs que tous acceptent, et qui, étant légitimes et vrais, sont réellement une partie de la vérité... Les motifs de cet ordre n'opèrent pas le renouvellement intime, la résurrection morale de l'homme ; ils font moins, mais ce *moins* a son prix, et vaut mieux que le néant auquel nous réduirions notre action à l'égard de beaucoup d'hommes, en ne leur alléguant pas ces motifs » (p. 274). Bref, « il n'est pas permis de se montrer touché des misères spirituelles des gens, en se montrant indifférent pour leurs misères temporelles » (p. 338). Vinet ose même démêler, dans cette attitude, non seulement de l'insouciance envers les travaillés et les chargés, mais de la partialité envers ceux qui possèdent l'aisance. Il ne craint pas d'affirmer : « Les remontrances ou répréhensions, qui sont une partie de la discipline pastorale, s'exercent beaucoup plus aisément sur les pauvres et les chétifs que sur les riches et les grands. On est tenté de peser très fort sur les uns pour n'appuyer que légèrement sur les autres » (1) (p. 343).

(1) Vinet ajoute : « Cela ne fait pas compensation ». En d'autres termes, il n'y a plus alors compensation, puisque les poids sont truqués dans la balance. Mais l'auteur, avec sa délicatesse de touche, reconnaît qu'il ne suffit pas au prédicateur, pour découvrir le ton juste, d'alléguer l'identité foncière de toutes les âmes indistinctement : « Il ne faut pas conclure qu'aucune distinction, dans la manière et dans la forme, ne doit être observée. Les mêmes moyens ont une différente valeur, selon la personne à laquelle on les applique ; et l'on pourrait, dans l'intention de respecter l'égalité, traiter les âmes fort inégalement ». — Resterait à se demander pourquoi

D'autre part, Vinet prémunit le pasteur contre une attitude quasi démagogique. « Nous éviterons le mauvais genre où tombent tant de ministres, d'afficher, dans leurs rapports avec l'autorité, un esprit mécontent, frondeur et grondeur. Il serait extrêmement fâcheux que le peuple apprît de nous ce que tant d'autres lui apprennent, la désapprobation *a priori*, le blâme anticipé de tout ce que fait le pouvoir. Le servilisme ne serait pas plus indigne de notre caractère que cette hostilité ridicule. Dans les temps de fermentation politique ou de révolution, nous n'avons d'autre mission que celle de calmer les esprits en leur proposant ces grandes vérités qui, si elles n'anéantissent pas les intérêts de ce monde, subordonnent du moins toutes nos démarches au grand intérêt de l'âme et de l'éternité » (p. 355).

« Nous y voilà ! » objectent Marx et Lénine. « La religion est l'opium du peuple. » — Vinet serait le premier à confesser la part tragique de vérité que ce paradoxe brutal enveloppe. Dans le discours officiel qu'il prononça en prenant possession de sa chaire professorale, il s'exprima solennellement en ces termes à propos de la prédication : « Il lui faut bien connaître tout ce qu'enferme *la seule chose nécessaire* ; il lui faut compatir davantage à tous les caractères de l'humanité, n'ignorer pas à dessein de quoi l'homme est fait ; ne pas lui donner lieu de croire... qu'elle habite fort loin de lui dans le vide, et que commencer d'être chrétien, c'est cesser d'être homme ». Et il souligna même ce passage dans la note qu'il y adjoignit : « La plupart des hommes évangéliques ne peuvent pas, d'emblée, se faire une représentation du monde complet que l'Évangile porte dans son sein, et n'ont préalablement sous les yeux, pour type du monde social, que cet informe *brouillon* — (en italique dans le texte) — que leur offre la réalité actuelle, et qui se dit la nature des choses ».

On le constate : soit sur le terrain de la psychologie moderne, soit dans le domaine du christianisme social, Vinet se montra presque un précurseur ; en tous les cas, il parla en homme averti, riche d'expérience et de réflexion. Et n'allons pas nous figurer qu'il ait davantage négligé de prendre les devants dans le royaume de la théologie abstraite ; s'il rompit avec les formules doctrinales du Réveil et refusa de s'enfermer dans le dogme de la prédestination augusti-

les unes sont plus raffinées, plus nuancées et susceptibles ; or, c'est le produit d'une éducation liée au loisir, à la culture, à l'indépendance matérielle. Pour avoir voulu esquiver l'inégalité par l'*égalitarisme*, on la consacra par l'*inégalitarisme*. Nous voilà « au rouet ». Infernal cercle vicieux !

nienne, il sut quand même — car il méditait la révélation biblique — se prosterner avec adoration devant l'Absolu, le Dieu de la Grâce, et entonner le *Laus Deo*.

Il s'écrie : « Quand on sent éclore en soi ce désir inconnu, chimérique pour l'homme naturel, ce besoin que Dieu soit honoré, glorifié dans le monde, alors on peut se croire appelé au ministère » (p. 79). C'est pourquoi, il affirme que le vrai pasteur ajoute à la « crainte d'offenser Dieu » (commune à tous les chrétiens) « le sentiment et la crainte de son indignité et de son impuissance ». Il y insiste : « Cette crainte est légitime, nécessaire... Cette crainte ne doit jamais disparaître... Cette crainte va même ordinairement en augmentant toujours » (p. 80). Néanmoins, il complète son postulat par un axiome lapidaire : « L'épouvante est stérile » (p. 328).

Au nom de cette conviction inébranlable, il prit d'avance position contre les surenchères doctrinales d'une métaphysique de la transcendance. A propos des spéculatifs qui pulvérisent la liberté humaine pour exalter l'initiative divine, et qui redoutent la simple mention de l'expérience chrétienne, Vinet déclare : « L'assurance du salut, considérée dans son principe, c'est l'Esprit de Dieu même rendant témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu ». (Voilà du Calvin pur, et surtout du pur saint Paul.) Et Vinet précise : « Il n'y a point d'autre témoignage suffisant et valable ; le remplacer par un simple raisonnement, par un syllogisme, c'est entreprendre sur ses droits... Une doctrine, « où l'on a cru trouver le seul moyen de tout donner à Dieu et de ne rien donner à l'homme », obtient « un accès facile, non seulement dans les cœurs humbles... mais dans des âmes arides et mercenaires, qu'elle ne dérange et ne trouble point dans leurs habitudes intérieures ; ...et comme elle interdit à l'homme de regarder à ses sentiments, encore moins à ses œuvres, elle a bientôt annulé, sans la nier, toute la partie de l'Évangile qui tend au gouvernement du cœur et à la réforme de la vie » (p. 317).

En ce qui regarde les Groupes d'Oxford, ils pourraient appuyer certaines de leurs méthodes sur des affirmations du célèbre professeur de théologie pastorale. Il émet l'hypothèse d'un ministre de l'Évangile que « le souvenir de ses péchés » poursuivra jusque dans la chaire, « l'accablant peut-être d'autant plus qu'il n'en a pas fait réparation au moyen d'un aveu public » (p. 93). Vinet estime que l'inquiétude spirituelle de certaines âmes dénonce « un besoin d'expiation plutôt senti que distinctement perçu ». Or, « ce trouble ne peut cesser, et le

principe d'une nouvelle vie ne peut commencer qu'au prix d'une sincère confession » (p. 292). D'autre part, à propos de la communion aux malades, il conseille d'insister « à ce propos, et même sans cette occasion, pour les réparations nécessaires et possibles » (p. 330).

J'ajoute que le « Tiers ordre » protestant des Veilleurs trouve, dans la *Théologie pastorale*, quelques-uns des principes fondamentaux qui inspirent son idéal de piété méthodique et de prière disciplinée. Méditons ces remarques : « La vie est, de nos jours, compliquée de tant d'éléments, taillée à tant de facettes, qu'il en résulte une sorte d'éblouissement et que l'œil a besoin de se reposer dans le jour égal et doux de la solitude » (p. 114). Et encore : « L'heure de l'aube est l'heure d'or. Plus tard, il y a dans l'esprit comme un bruit de toutes les idées extérieures et intérieures » (p. 127). Et encore : « La litanie peut paraître ridicule ; mais il y a là quelque chose qui représente l'état normal d'une âme recueillie devant Dieu. La litanie a quelque chose d'enfantin ; c'est là son excellence, sa vérité. Toute liturgie devrait avoir quelque chose de lyrique » (p. 198).

\* \* \*

En résumé, la *Théologie pastorale* est un livre qui restera toujours « à la page », un livre immortel, parce qu'il gardera ce caractère d'universalité qui rayonne d'un témoignage sans faiblesse, rendu non pas au *christianisme* (une abstraction !) ni même à la *chrétienté* (un possible !) mais à Jésus-Christ, « le même hier, aujourd'hui, éternellement ». Sans doute, je concéderai que la piété d'un Vinet, parfois teintée de jansénisme, peut manquer d'élan joyeux, d'imagination poétique et jubilatrice, d'Hosanna ! et d'Alléluia ! Par ce trait, elle reflète en certains détails, ou même en sa teneur générale, un tempérament douloureux, victime d'une scrupulosité quasi-morbide.

Mais Vinet, d'autre part, avec une vitalité, une vaillance magnifiques, propose au pasteur un type de piété sublime, surnaturelle, adaptée aujourd'hui aux terribles circonstances d'un monde en délire, où l'Eglise, d'un pôle à l'autre pôle, paraît de plus en plus acculée à l'apostasie ou au martyre. Ecoutez ces accents dignes de Pascal si l'on veut, mais non indignes de l'apôtre Paul : « Le ministère est extraordinaire dans tous les temps. Il y a une manière héroïque de le concevoir, et c'est la seule vraie... Il faut, à l'entrée, supposer presque l'impossible, sinon l'on n'a pas l'idée du ministère... C'est toujours un

sacrifice complet du corps et de l'âme au service de l'Eglise. Il faut donc se placer en vue des plus grandes difficultés, non seulement pour porter dans l'ordinaire un esprit extraordinaire, mais parce que ce qui nous paraît impossible ne l'est pas... Notre âge croit beaucoup aux institutions et à leur force, et sans doute elles sont une grande puissance, mais cependant les ongles repoussent vite, et au milieu de la civilisation, la nature humaine reste toujours à l'état sauvage, elle n'est qu'appriivoisée par la société. On n'est jamais en sûreté contre la haine de l'Évangile, qui est toujours vivante dans les cœurs et qui se montre d'autant plus forte que le christianisme avance davantage... Nous pourrions être persécutés, c'est-à-dire menacés dans nos biens, dans nos familles, dans nos personnes. Une telle situation est aussi normale que toute autre ; il n'est pas plus naturel ni plus régulier d'aller tranquillement à l'église et de faire en paix son service, que d'aller au bûcher... On pourrait même dire que la paix est l'exception ». Et il conclut — devant un auditoire de jeunes gens — par cette proposition farouchement intransigeante mais sereine : « Il ne faut pas craindre d'évoquer les idées lugubres du ministère. Il faut se dire que dans cette carrière, l'héroïsme est de rigueur » (p. 49).

Avouez-le, nous percevons ici les accents de l'Apocalypse. On n'a plus le sentiment d'examiner un ouvrage de librairie ; on écoute une révélation. Rappelez-vous les accents du voyant de Patmos : « Et le temple de Dieu dans le ciel fut ouvert ; et l'arche de son alliance apparut ; et il y eut des éclairs, des voix, des tonnerres... »

Tel est le livre devenu si rare, dans nos Facultés, que les futurs pasteurs désignent avec envie l'étudiant privilégié qui possède la *Théologie pastorale* d'Alexandre Vinet.

Wilfred MONOD.

P.-S. — Le manuscrit de Vinet porte une double épigraphe énigmatique : « Que ton cœur ne se hâte point de prononcer aucune parole devant Dieu, car Dieu est au ciel et toi, tu es sur la terre » (*Ecclésiaste* v, 2) et, d'une autre encre : « Quand on ne serait pendant sa vie que l'apôtre d'un seul homme, ce ne serait pas être en vain sur la terre, ni lui être un fardeau inutile » (La Bruyère). Donc, devant le portail d'une *Théorie du ministère évangélique*, ces deux lampadaires imprévus : une sentence empruntée au Juif, désabusé, du *Vanitas vanita-*

*tum*, et une remarque tirée d'un écrivain catholique, familier de la cour du roi Louis XIV !

Voici, peut-être, le secret, et du choix singulier, et du rapprochement, des deux citations. Vinet, méditant sur sa responsabilité professorale, désire placer tout son enseignement sous le signe paulinien du : « Qui est suffisant ? » L'homme terrestre est indigne de parler sur les réalités célestes. Cependant — et voici le complément que Vinet ajoute, lorsqu'il reprend ce cours pour le professer une seconde fois — même un simple moraliste a pu déclarer qu'on ennoblit sa propre vie en se faisant l'apôtre d'un idéal digne de propagande ; combien plus le disciple du *Sauveur* sera-t-il justifié, s'il ose rendre témoignage à l'Évangile !

Aujourd'hui, plusieurs théoriciens de la théologie dialectique et du néo-calvinisme inscrivent sur leur bannière la devise : « Dieu est au ciel, l'homme est sur la terre ». Cela prouve que la lettre des textes peut se plier à des interprétations diverses et ne suffit pas toujours à clore un débat d'idées, même sur le terrain de la révélation scripturaire — car il y a de « pseudo-problèmes ». Il en est comme des systèmes astronomiques de Ptolémée, de Copernic ; ils correspondaient, l'un et l'autre, à l'aspect d'un même firmament.

---